

Margaret Atwood. *Le Cercle vicieux*, éd. bilingue, traduit de l'anglais par Repentigny (titre original : *The Circle Game*), préface de Pierre Nepveu. Saint-Hippolyte: Éditions du Noroît / Sudbury: Éditions Prise de parole, coll. Latitude, 1999, 163 p.

En 1966, une jeune femme de 26 ans publiait un recueil de poèmes, *The Circle Game* — couronné par le prix du Gouverneur général du Canada —, qui allait faire date dans la littérature canadienne anglaise. Il aura fallu attendre près de 35 ans avant de disposer d'une version française de ces poèmes ; c'est maintenant chose faite grâce à Anik de Repentigny. Mais qu'en est-il au juste de cette traduction ?

Anik de Repentigny a choisi de rester au plus près de l'original. C'est là un parti pris tout à fait défendable, et peut-être les poèmes d'Atwood, de par leur langue simple, commune, descriptive aussi, leur langue dénuée d'artifice qui observe d'un regard froid les choses, les personnes et la relation qui les unit, leur langue qui refuse de céder à un facile épanchement lyrique (preuve de la grande maturité de cette jeune poétesse), appellent-ils une traduction assez littérale. Mais le risque encouru est alors double : la perte d'un certain naturel et l'anglicisation du français (en l'occurrence). La traductrice, malgré de belles réussites, n'a pas toujours évité ce risque : impropriétés et maladroites se sont glissées dans nombre de ses poèmes. Voyons quelques exemples, pigés au hasard.

On lit à la page 40 : « *among the shattered / memories of battles* », qui est ainsi rendu en français : « parmi les mémoires / accablantes des batailles ». Outre que la traduction ajoute un article défini qui n'existe pas dans l'original, ajout qui modifie la perspective, le choix de « mémoires », un faux ami dans ce contexte, laisse songeur ; « souvenirs » aurait été plus juste. Ailleurs (p. 36), « *their beards cut stubble* » devient « leurs barbes de plusieurs jours » : en français, contrairement à l'anglais, les hommes ne peuvent avoir qu'une seule barbe... Ailleurs encore (p. 16) : « *but if you look enough, / eventually / you will be able to see me* » donne en français « mais si vous regardez assez longtemps, / éventuellement / vous finirez par me voir », où « éventuellement » relève de l'anglicisme. De nombreux autres exemples pourraient être cités.

En d'autres passages, si le français n'est pas fautif, les choix de la traductrice sont discutables. Je me contenterai de deux exemples. Effet de poétisation gratuite : « *still* » est rendu par « éternels » dans la séquence suivante : « *and at night / they slept under the bridges / of the city in my (still) / ravines* » = « et le soir / ils dormaient sous les ponts / de la ville dans mes (éternels) / ravins » (p. 34-35) : ce choix convient mal au caractère résolument descriptif de ce poème ; des mots comme paisibles ou calmes sembleraient plus opportuns. Ailleurs, là où l'anglais se fait très précis, un terme trop générique vient émousser l'effet : « *pebbles* » (p. 18), qui signifie « *a small usually rounded stone especially when worn by the action of water* », selon le *Webster's*, devient tout simplement « cailloux », alors que le français dispose d'un mot équivalent : galet (« caillou usé et poli par le frottement, que la mer dépose sur le rivage ou qu'on trouve dans le lit des torrents », d'après le *Robert*). Dans un poème où apparaissent plusieurs termes d'une précision presque technique (*burr* = bardane, par exemple), le français se fait timide avec « cailloux ».

Si la traduction d'Anik de Repentigny donne de belles séquences, si elle révèle une sensibilité certaine à la langue d'Atwood, elle pêche souvent par un manque d'audace et surtout par la qualité chancelante de sa propre langue. Or n'est-ce pas là le principe de base de tout texte littéraire et de toute traduction, quel parti pris que l'on adopte, qu'il soit écrit dans une langue sûre ? On regrette que les éditeurs n'aient pas débarrassé le texte de ses solécismes ; la qualité globale de la traduction en aurait profité. (Et puisqu'il est question du travail des éditeurs, que dire de la quatrième de couverture, où on lit que la traductrice a « complété » un baccalauréat et une maîtrise en études françaises, où on nous apprend que ce recueil « est sa première traduction publiée en poésie », dans une tournure qui laisse pour le moins perplexe ? Que sont les éditeurs devenus ?) Margaret Atwood est un monument de la littérature canadienne et il faut une bonne dose de courage pour s'attaquer à la traduction de ses poèmes. Ce courage est tout à l'honneur d'Anik de Repentigny.

Érik Vigneault
Université de Montréal

Jean-Jacques Thomas et Steven Winspur. *Poeticized Language: The Foundations of Contemporary French Poetry*. University Park, Pennsylvania: The Pennsylvania State University Press, 1999. 280 pages.

À un moment où la critique hésite entre un modèle de lecture textualiste, dont les procédés et les présupposés sont l'héritage du structuralisme, et une approche philosophique qui cherche à préciser le statut ontologique du texte, *Poeticized Language* récupère dans sa méthode ce que, à ces pôles opposés, l'étude du langage poétique risque d'ignorer. D'une part il s'agit de la force de la parole qui se répercute dans l'espace vécu de nos vies quotidiennes, et d'autre part d'une pratique vive des moyens poétiques, le comment du texte vu du côté de sa production et du côté de sa réception. Autrement dit, ce livre achève de par des analyses aussi diverses qu'elles sont poussées, la réconciliation d'une éthique du langage, cette dimension de la parole qui se laisse classer sous la rubrique de nos actions, et la lecture prise comme l'activation d'un ensemble de règles intratextuelles, intertextuelles et sociolexicales.

Le grand projet unificateur de ce livre est de dépasser une bonne fois pour toutes la distinction que l'on veut opérer entre le langage de tous les jours et un langage supposé être réservé au texte poétique, car selon les auteurs, "Any theory that opposes ordinary linguistic meaning to poetic meaning runs up against [a] problem: by isolating poetic texts from the normal functioning of language it becomes increasingly difficult to show how a poem produces many of its specific effects that are built on normal linguistic features" (9). Si en ayant recours à une notion de ce qui est normal cette citation semble soutenir, au lieu de la dissoudre, la distinction entre le poétique et l'ordinaire, c'est que les auteurs veulent démontrer combien les ressources poétiques du langage fondent tout emploi de la langue,